RESARS

rencontre

HUGHES DUBUISSON

Du 6 au 14 octobre 2012

Hughes Dubuisson

EROS AUX ENTRAILLES

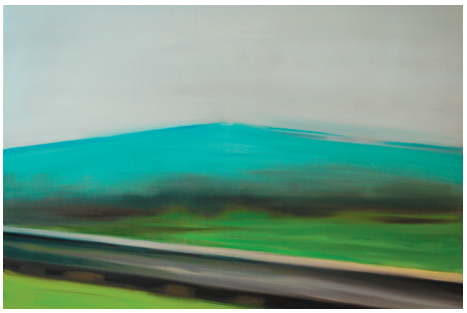
Hughes Dubuisson investigue depuis une petite dizaine d'années le potentiel formel et expressif de matériaux labiles et capricieux tels que la silicone, le polyuréthane, le polyester ou la fibre de verre. Souvent agglutinées sur des ossatures de bois, ces textures, molles sirupeuses avant leur durcissement, forment des arborescences flamboyantes, de remuantes concrétions. Volumes autonomes ou hauts-reliefs, ces minéralisations excentriques bouillonnent d'énergie. «Naturalia» conviées au siège de l'artifice, elles subissent néanmoins la loi du cadre, autant que les contraintes de mise en œuvre et les enlisements de la pesanteur. Voir l'attaque franche et claire du couteau ou le bâillonnement sous le froid silence d'un mur lisse. Foisonnement et entrave, profusion et repli, soif et ascèse : telles sont les lignes de tension traversant l'œuvre d'Hugues Dubuisson. Ce qui remue sous les verrous : le désir certes, l'appétit, la promesse de banquets nuptiaux. Mais encore les peurs primales, les sèves incendiaires, la frénésie dévastatrice. On voudrait crever l'écorce, libérer le magma. Mais il brûle. Il faudra le contraindre, civiliser l'ardeur.

SE PENCHER AU-DEDANS

Ces pulsions adverses ont aujourd'hui trouvé un point d'équilibre en creusant des organes de plâtre d'un réseau de galeries et de venelles. Il s'agit de ventres lisses et tendus dont l'épiderme frémit sous la poussée des viscères. Chaque pièce est ouverte, percée d'une fenêtre dont la position a été scrupuleusement déterminée en fonction du cadrage recherché. L'ouverture happe le regard et le corps vers un paysage intérieur, une grotte miraculeuse creusée par de longs écoulements, une lente érosion. Il est incontestablement question de temps, de mémoire enclose, informe et par endroits inaccessible : l'œil aura beau fouiller certains couloirs, il n'en touchera pas l'intimité. Mémoire, mystère et secret, c'est à ces rives que conduit inexorablement la technique ici sollicitée : le moulage, procédé d'Hughes Dubuisson a apprivoisé à l'atelier du Cinquantenaire.

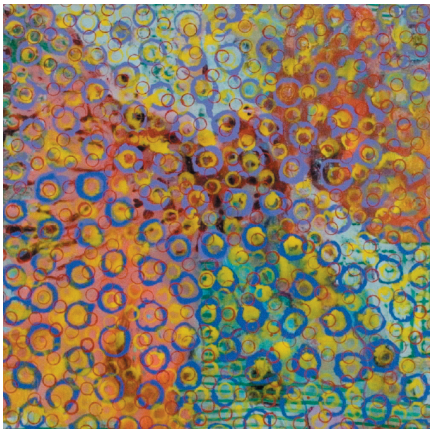
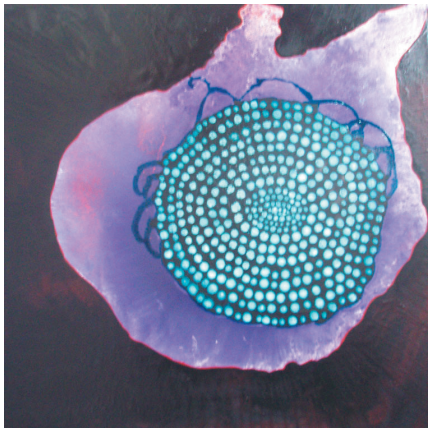
Il faut visiter cet antre, gavé de coffrages, d'épais fantômes. Feuilleter cette halle où s'assemblent congrégations de fragments et légions de copies : bustes, têtes et mains associés, entassés en vrac. Athlètes, satyres et Vénus, David et Victoires. Stimulante étrangeté : c'est dans ce vivier sainement désuet qu'Hughes Dubuisson a confirmé ses affinités avec la sculpture. Affinités charnelles : qu'il s'agisse de la voir ou de la faire, la sculpture engage un corps à corps, une épreuve physique. Et que dire dès lors du moulage ? Ce n'est plus cerner un volume, le contourner, le «mater», c'est l'étreindre, le posséder. Tant et tant qu'on peut encore le reproduire, puis le polir, le caresser, l'achever.
Hughes Dubuisson connaît bien cette intensité silencieuse. Il s'y tient au plus près. Ses nouvelles pièces ne se positionnent pas au terme du processus de fabrication, mais en plein cœur. Elles sont au fruit, pas au fleurissement. Ce sont des matrices, des ventres ouverts, des crevées sur les territoires effleurés à l'étreinte. Terres d'appel où se perdre, plissées d'eau, chaudes et caverneuses. Labyrinthes et abris où l'hôte s'est perdu : le noyau de polyuréthane s'est éteint dans l'empreinte, décomposé dans sa quête des origines.
Laurent Courtens
Adaptation d'un article paru dans L'art même, n°40, 3ème trimestre 2008

Baptiste Colmant



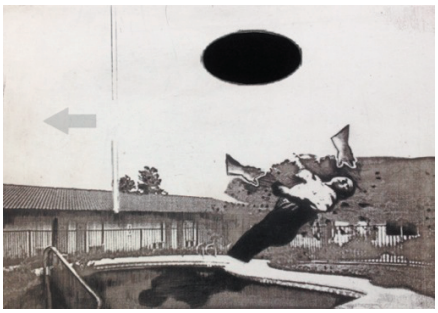
J'explore le paysage à travers la peinture.
Le paysage, au-delà de la contemplation que le sujet propose, est un lieu de projections et de rapports de force. L'humain est présent dans mes toiles à travers une trace ou une empreinte qui vient perturber l'ordre établi par la nature.
Le paysage est une thématique qui offre de nombreuses interprétations et qui n'a pas fini de m'inspirer.
A travers le médium photographique qui constitue l'autre versant de ma production, je m'aventure également sur le terrain du paysage et l'approche de l'intime.
www.baptistecolmant.com

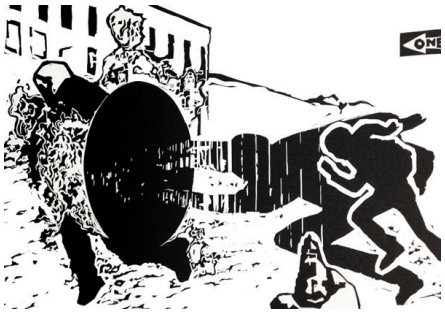
Nathalie Herman

« Ce sont des œuvres intemporelles dans le sens où il n'y a aucune référence tant significative qu'historique. Une inspiration organique, végétale, cellulaire invitant le spectateur à voyager et à susciter en lui une émotion primitive. D'une certaine manière, c'est un voyage cosmique par les effets de nébuleuses et d'espaces que l'on ressent dans les compositions. Des créations qui présentent des œuvres plus épurées et où les taches se mêlent et s'entremêlent formant un univers picturalement plus zen qui sollicite la méditation.»

Claude Celli

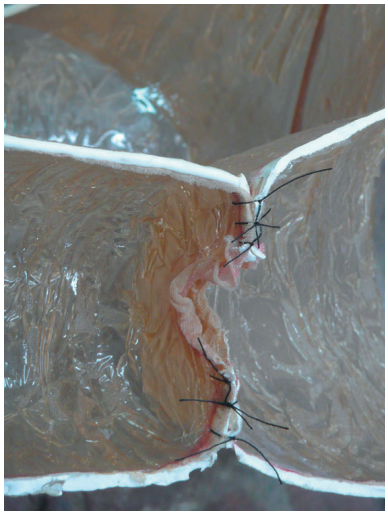


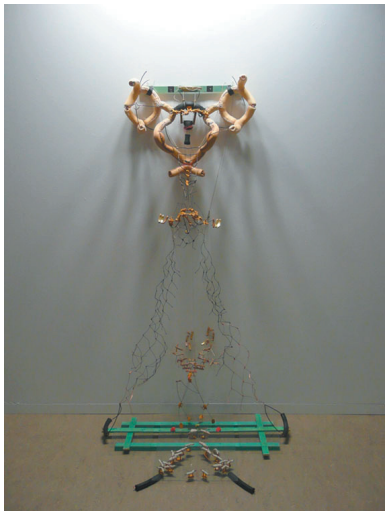


Pour construire sa narration, Claude Celli se réfère au foisonnement des images médiatiques qui défilent inlassablement entre les pages de nos quotidiens et sur nos écrans. Les clichés d'une actualité violente interagissent avec les figures fictives puisées dans les jeux vidéo. Entremêlées, ces images engendrent une vision d'un monde bouleversé. Êtres hybrides, hallucinations visuelles et motifs aguicheurs font appel sans relâche au domaine du rêve.

Adèle Santocono, ISELP, Bruxelles, octobre 2007.

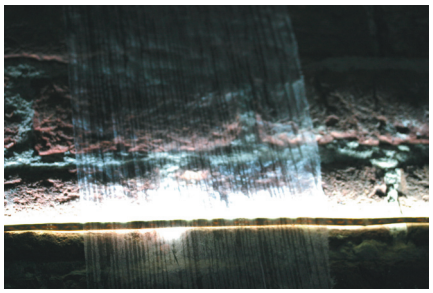
Mathieu Boxho





Le corps est au centre de mon travail. Ce rapport au corps est mis en jeu tout au long du processus de construction, depuis le choix des matériaux jusqu'aux formes et dimensions de la sculpture, jusqu'aux relations de la sculpture à son environnement. Le corps construit est un corps éclaté, fragmenté et lacunaire, un corps ouvert que l'on peut contourner et pénétrer. Il rend visible un espace vide dans lequel on se projette pour reconstruire ses propres images du corps, du manque, du désir.
J'essaie par mes sculptures de provoquer l'affrontement d'un vis-à-vis corporel.

Pascale Voué



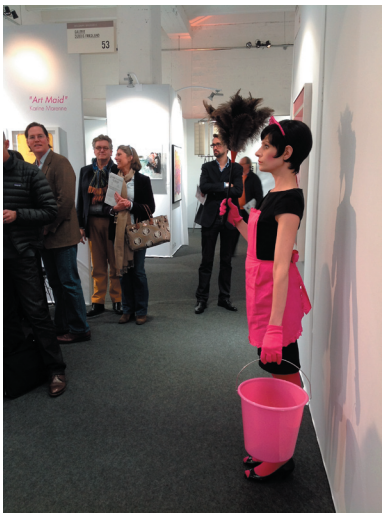
Des œuvres qui cherchent à perturber le spectateur, voire déranger, pour ouvrir un nouvel espace mental, émotionnel, psychologique et physique. Un travail surtout intéressé par la perception, la limite. Une œuvre aussi profondément ressentie. Il nous reste finalement une présence visuelle. Je veux faire une œuvre d'art qui soit « presque rien ». La forme intuitive doit sortir du rien. L'œuvre d'art va plus loin que celui qui l'a faite. C'est ce plus loin que je recherche. Pour bien voir, il faut regarder
ailleurs. J'associe librement l'art minimal et la fluidité organique.

Jean-Pierre Fontaine

« En Analyse,
Les mots surgissent du travail de mémoires verticales ...

En Art,
L'expression de ces mémoires apparait en traits et formes dessinés,
imbriqués dans un travail horizontal non fini ... «

Karine Marenne



Avec « Art Maid », Karine Marenne s'invite chez les collectionneurs. Renouant avec la performance de «We love Art» (2006), qu'elle surpasse, elle nous embarque dans une partie de Cluedo géant, une enquête pour adultes, dans le microcosme de l'art contemporain, sous couvert de séances de ménage très particulières.
Une soubrette-artiste culottée offre ses services de nettoyage à des collectionneurs d'art. Elle pénètre dans l'intimité de la collection, les plumes de son plumeau virevoltant sur les installations, ses seau et « ballet » envahissant les pièces, un appareil photo en guise de chiffon à reluire. À quatre pattes au sol, Karine Marenne nous interpelle sur la « position » sociale de l'artiste, les rapports entre collectionneur, œuvre d'art et artiste, tout en évitant les écueils de la caricature facile. L'artiste-soubrette n'est pas à la solde du collectionneur, car à collectionneur, collectionneur et demi : Karine Marenne devient « collectionnophile », rétablissant l'équilibre dominant-dominé qui régit les relations acheteur-acheté.
Art Maid (extrait), Caroline Spindler